

PROSE READING

Level 4

La Dernière Classe ALPHONSE DAUDET

--Va vite à ta place, mon petit Franz; nous allons commencer sans toi. J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit ;

--Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs.

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français !

PROSE READING

Level 4

Madame Bovary **GUSTAVE FLAUBERT**

[M. et Mme. Bovary viennent d'arriver à l'auberge de la petite cité normande de Yonville-Abbaye où ils vont s'installer. Ils dînent à la table d'hôte en compagnie du pharmacien Homais, demi-savant prétentieux et sot, et du jeune clerc de notaire Léon Dupuis, avec qui Emma Bovary engage la conversation.]

--Avez-vous du moins quelques promenades dans les environs ?
continuait Mme. Bovary parlant au jeune homme.

--Oh ! fort peu, répondit-il. Il y a un endroit que l'on nomme la Pâturage, sur le haut de la côte, à la lisière de la fort. Quelquefois, le dimanche, je vais là, et j'y reste avec un livre, à regarder le soleil couchant.

---Je ne trouve rien d'admirable comme les soleils couchants, reprit-elle, mais au bord de la mer, surtout.

--Oh ! j'adore la mer, dit M. Léon.

--Et puis ne vous semble-t-il pas, répliqua Mme. Bovary, que l'esprit vogue plus librement sur cette étendue sans limites, dont la contemplation vous élève l'âme et donne des idées d'infini, d'idéal ?

--Il en est de même des paysages de montagnes, reprit Léon. J'ai un cousin qui a voyagé en Suisse l'année dernière, et qui me disait qu'on ne peut se figurer la poésie des lacs, le charme des cascades, l'effet gigantesque des glaciers. On voit des pins d'une grandeur incroyable, en travers des torrents, des cabanes suspendues sur des précipices, et, à mille pieds sous vous, des vallées entières quand les nuages s'entrouvrent. Ces spectacles doivent enthousiasmer, disposer à la prière, à l'extase ! Aussi je ne m'étonne plus de ce musicien célèbre qui, pour exciter mieux son imagination, avait coutume d'aller jouer du piano devant quelque site imposant.